doado

Florence Aubry

Zelda et les évaporés



rouergue

Présentation

Des ados qui s'évaporent pour trois jours, des mois ou à jamais, il y en a des tas en France. Des fugueurs. Ou des disparitions plus inquiétantes.
Zelda, elle aussi, pourrait un jour choisir de partir et ne plus donner des nouvelles. En attendant, elle est fascinée par tous ces visages souriants sur les appels à témoin. À croire qu'ils étaient heureux avant de disparaître.
À croire qu'ils n'avaient rien à cacher. Clément, par exemple, qui habitait près de chez elle. Comment a-t-il fait pour s'évaporer alors qu'il était en fauteuil roulant ? Et pourquoi ? Pour tromper son ennui, Zelda va mener l'enquête…

Du même auteur au Rouergue

Mamie en miettes, **doado, 2003**
La main de l'aviateur, **doado, 2007**
Le garçon talisman, **doado, 2012**
Le royaume des cercueils suspendus, **épik, 2014**
Titan noir, **doado, 2018**

Photographie de couverture : © **plainpicture/Jean Marmeisse**
Graphisme de couverture : **Olivier Douzou**
© Éditions du Rouergue, 2019
www.lerouergue.com

doado

Florence Aubry

Zelda et les évaporés

rouergue

Ce roman est une œuvre de fiction. Les personnages et les événements de cette histoire sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait purement fortuite.

Tom

Pour les gens de la région, le 7 janvier est le jour de la grande inondation. Pour ma mère, il est celui de ma disparition. Pour moi, le 7 janvier est le jour de la mort de Vasco.

Je m'appelle Tom. J'ai dix-sept ans.

Zelda

– Comment ça, Antoine a disparu ?

La question de sa belle-mère secoue instantanément Zelda, à l'arrière de la voiture.

– Oh purée, mais regarde-moi cet abruti ! Sérieux, il connaît pas l'histoire de la priorité à droite, tu y crois, ça ? Oui c'est ça, en plus c'est lui qui râle ! Le monde à l'envers ! Je lui foutrais bien ma main en travers de la tronche ! soliloque le père de Zelda.

– Comment ça, Antoine a disparu ? insiste Joanne, en articulant chaque syllabe comme si elle s'adressait à un vieillard sénile.

– Joanne, je te dis qu'il a disparu, disparu, comme envolé, comme disparu, comme plus là,… je suis là, j'y suis plus !

– Eh, tu te calmes, j'y suis pour rien, moi, Max, si tu as passé une journée pourrie ! T'arrêtes de me parler comme à une débile !

– T'as raison, suis désolé. Et t'as raison aussi, j'ai passé une bonne grosse journée pourrie. Mais alors pourrie de chez pourrie ! Je sais pas quoi te dire de

plus. J'ai eu ma mère au téléphone, elle m'a dit qu'il avait disparu. C'est arrivé il y a quinze jours. C'est sûr que pour les parents, c'est terrible, mais bon, nous, en vérité, ce gosse, on le connaissait à peine ! Non ? T'es sûre que tu vois qui c'est au moins, tu confonds pas avec le petit Nathan, là, le blond ? Parce qu'ils se ressemblent pas mal tous les deux !

– Mais comment tu peux sortir des horreurs pareilles ! Purée, regarde la route, tu vas finir par nous tuer !

– Mais c'est toi qui me parles, qui me pose des questions ! Allô ? Allô ? Oui… oui salut Jean, mais là, je conduis, je peux pas regarder l'agenda, il est dans ma sacoche, dans le coffre… on se rappelle… oui oui, dès que je suis à la maison, promis, je te rappelle dès que j'arrive, et je regarde ça, OK ?

Derrière, Zelda a le cœur qui bat un peu plus vite. Carrément plus vite. Jusqu'alors elle se laissait balader comme un paquet, crevée par ces heures éprouvantes passées au centre-ville, à chercher des cadeaux de Noël à la dernière minute. Elle n'écoutait pas à proprement parler la conversation, mais elle a entendu quand même et d'un coup vlan, ça s'est emballé, au fond de la cage d'os. Son père n'a pas dit Antoine de Bretagne, ni ça ni rien, il n'a pas donné de nom de famille, mais des Antoine, dans leur entourage, il n'y en a pas trente-six.

Antoine, elle, elle le connaît un peu plus que son père et que sa belle-mère, même s'ils ne savent rien

de ce qui la lie à ce garçon. Ils pensent que c'est juste un pote d'été. Mais la vérité c'est qu'Antoine est un peu plus qu'un simple voisin de vacances.

Un frisson se balade le long de l'échine de la jeune fille. Il est massif comme un alligator, en fait, ce frisson, il crochète la peau, il s'accroche à chaque vertèbre avec ses griffes vertes, pointues et pleines de bactéries, il grimpe jusqu'à la nuque en lui déchiquetant la peau du dos.

Des images lui arrivent, dans le désordre, des images plus ou moins agréables. Des endroits, plus ou moins glauques. Des goûts sur la bouche, plus ou moins dégoûtants. Des odeurs d'été, de sève, de vent, de sel, et des odeurs d'ordures chauffées au soleil.

Elle se souvient de tout. Ça vient lui trouer le ventre mieux qu'un coup de poing, là, attachée sur la banquette arrière, au milieu d'une rue encombrée de voitures fâchées d'être empêchées, grondant de tous côtés, prêtes à bondir, à se jeter les unes sur les autres, à se mordre et à se déchirer. Si son père savait…

Zelda poserait bien mille questions. Elle est avide de détails, de confirmations, de précisions. Mais elle est montée dans la voiture en faisant la tête, c'est sa stratégie préférée, tirer la tronche, alors du coup, elle est bien obligée de continuer sur sa lancée. Il faut qu'elle s'y tienne.

Elle trouvera un moment, plus tard, pour poser ses questions. Au pire, elle appellera sa grand-mère, pour l'interroger. Mais ça, c'est vraiment le tout dernier

recours, parce que la vieille va bien sûr le trouver bizarre, ce coup de fil, vu qu'elle ne lui téléphone jamais, et même, qu'elle ne répond jamais aux multiples sms que sa grand-mère paternelle s'obstine à lui envoyer. On verra. C'est quand même Noël, c'est une bonne excuse pour appeler sa grand-mère.

Devant, son père et sa belle-mère continuent à s'attraper grave. Si ça se trouve, encore quelques mois, et ce que Zelda espère depuis des années finira peut-être bien par arriver. Elle va enfin se casser, laisser le champ libre, cette Joanne.

Ce serait quand même un peu dommage, juste quand elle, Zelda, vient de se barrer de la maison. Quel timing mal fichu ! Elle aurait pu lâcher la grappe à son père des années plus tôt, ça aurait fait gagner du temps à tout le monde. Pas qu'elle ait pris la place à quelqu'un, à franchement parler, parce que la place était libre, quand Joanne a débarqué dans le paysage, la mère de Zelda était partie depuis pas mal de temps, mais quand même. Elle avait occupé le terrain que Zelda venait tout juste de reconquérir.

Depuis septembre, Zelda est à l'université. Il y a du pour et du contre, là-dedans. Elle serait bien restée une année ou deux de plus peinarde à la maison. Elle a bien œuvré pour, en vérité, elle n'a rien fichu au lycée. Trois ans à glander, à trouver toutes sortes d'excuses pour ne pas aller en cours, à photocopier les prises de notes des autres. Mais le bac, maintenant, ils le donnent à tout le monde, c'est vrai quoi, faut

être honnête, personne ne peut dire le contraire. Faut vraiment être un cas soc' pour ne pas le décrocher.

Ça c'est le contre.

Le pour, justement, c'est que ça aurait été un peu la honte, de ne pas l'avoir, le bac, du coup. Ça aurait donné raison à tous les cons qui la pensaient incapable de le décrocher, son diplôme. Qui la croyaient bien trop nulle pour ça. Bon, c'est réglé, maintenant elle l'a, comme tout le monde. C'est sûr que niveau orientation, elle n'a pas eu vraiment le choix, derrière. Elle se serait bien vue pilote ou vétérinaire, mais ça, il a fallu oublier. Elle est allée là où on l'a acceptée : en fac d'histoire. Elle a bien failli appeler sa mère, en juillet, pour lui dire, pour le bac. Elle avait trouvé le numéro dans le portable de son père. Elle a commencé à toucher les chiffres, sur l'écran de son smartphone. Et puis non, ce n'était pas à elle d'appeler, elle s'était dit, une fois de plus. Définitivement pas à elle de faire le premier pas.

Qu'elle pourrisse là où elle était.

Quand même, elle aimerait bien savoir si son père lui a donné l'info, pour le bac.

– Et tu rappelles pas Jean, tu m'entends ? TU NE LE RAPPELLES PAS ! Ça va encore prendre trois heures et on n'a pas le temps, on est déjà à la bourre, on se change, et on repart direct, ordonne Joanne au père de Zelda.

Pour le coup la belle-mère de Zelda a raison, si son père rappelle Jean, son associé, la conversation va durer des plombes.

– Oui Staline.

– T'es lourd…

Voilà pourquoi Zelda fait la tronche. Ce soir, c'est le réveillon de Noël, et ils le passent avec les autres taches.

Les autres taches, ce sont Mathis et Louise, les deux premiers de la classe, là, qu'elle se coltine une fois par an depuis la nuit des temps.

– Et Antoine ? Tu me racontes ou il faut que je te supplie ? demande Joanne.

Derrière, Zelda a lâché son portable. Elle écoute attentivement.

– Je sais pas grand-chose, en fait. C'est arrivé en Espagne. Ils étaient à Barcelone, lui et sa classe, pour un voyage scolaire. Les gamins ont eu quartier libre, à un moment, comme ça se fait, et lui, Antoine, il ne s'est pas présenté au point de rendez-vous. Et voilà, depuis, aucune trace, aucun coup de fil, le néant.

– Mais la police n'a rien trouvé ? On ne se volatilise pas comme ça, quand même, surtout si on se balade en groupe ! Barcelone, c'est l'Europe !

– Non, pas de corps, les caméras de surveillance de la ville le suivent un moment, et puis il se volatilise, tout simplement. Tu imagines le cauchemar…

– Mais ses copains, je veux dire ses copains de classe, il était en quoi, en première, un truc comme ça ? Ceux qui dormaient avec lui, il n'a pas laissé une lettre, quelque chose ? Ils n'ont rien vu de spécial, un mec louche ?

– Écoute, Joanne, j'en sais pas plus que ça. Tu demanderas à ma mère, elle connaît peut-être des détails, mais là…

Zelda n'a qu'une hâte : se retrouver dans sa chambre et lancer une recherche sur Google. Elle pourrait commencer là, sur son portable, mais avec le réseau qui débloque sans arrêt, ça ne servirait qu'à la faire monter en pression, et la pression, elle a déjà eu sa dose, aujourd'hui. De toute façon, contrairement à ce qu'il a prétendu, son père va rappeler Jean, ce qui va prendre un certain temps. Une fois à la maison, il leur faudra encore du temps pour décoller, et ce sera toujours ça de temps gagné sur la soirée pourrie qui s'annonce…

Zelda a trouvé le trajet interminable. La ville est pleine de voitures elles-mêmes pleines de gens, eux-mêmes pleins de projets de cadeaux, on s'arrête, on repart, on cherche une place, on change d'avis sur la direction à prendre. Résultat ils arrivent tard à la maison, son père va rappeler son associé. De toute façon, chaque année, ils arrivent en retard.

Le réveillon a lieu comme toujours chez Sylvie, la sœur de papa. C'est elle qui se coltine le repas, la table, le sapin, et tout ce qui s'ensuit le lendemain matin en nettoyage et débarrassage. Pour Zelda, c'est une soirée interminable en perspective. Chaque année c'est pareil, elle s'ennuie comme un rat mort. Elle passe la soirée sur son portable, à regarder des bêtises, des vidéos sur YouTube, les snaps des uns et des autres. Parce que le soir de Noël, c'est difficile de trouver quelqu'un avec qui discuter sur les réseaux.

Il y a toujours les mêmes têtes, autour de la table : Sylvie, son mari Bertrand, la sœur de Bertrand, Noémie – seule parce que divorcée et dépressive,

donc ça ne risque pas de changer –, et ses deux premiers de la classe d'enfants : Mathis et Louise. Au secours. Il aurait dû y avoir aussi mamie Dominique, la mère de papa. Sauf que cette fois, elle ne viendra pas. Elle a chopé une gastro qui l'a mise par terre. Dommage, pour une fois que ça aurait intéressé Zelda qu'elle soit là. Elle aurait pu poser toutes les questions qu'elle a en tête au sujet de la disparition d'Antoine. Du coup ils iront lui rendre visite en janvier. Génial. Zelda va encore devoir remercier et faire semblant d'être contente pour le cadeau bien pourri qu'elle va recevoir. Elle a sa technique avec mamie Dominique, elle simule la joie et la gratitude juste ce qu'il faut pour que son père y croie et qu'elle ne se fasse pas engueuler, mais juste pas assez pour que mamie comprenne. Que son cadeau est vraiment naze et qu'à la première occasion elle le balancera dans une poubelle. Elle aime bien ce regard qu'elles se lancent, toutes les deux. Et elle adore que mamie soit dans l'incapacité de lui reprocher quoi que ce soit.

Les mêmes têtes autour de la table, les mêmes assiettes et les mêmes plats dans les assiettes. À l'exception de l'Expérience de Noël, parce qu'il y en a toujours une : les légumes oubliés, panais, topinambours ou salsifis, les viandes exotiques, zèbre, émeu ou kangourou. La dernière fois, l'Expérience avait eu lieu au moment de l'apéritif. Insectes grillés. « C'est étonnant ce goût de noisette ! » « Ah oui, c'est intéressant, je ne sais pas si j'irais jusqu'à en acheter, mais

c'est intéressant. » Bien entendu personne n'a osé dire que c'était carrément immonde…

Zelda monte direct dans sa chambre, claque la porte, se saisit de son ordinateur portable, se jette sur son lit sans prendre la peine d'enlever ses baskets. Il lui faudra se changer, pour la soirée, mais on verra ça tout à l'heure. Google. Antoine Jouanic. Elle commence par ses comptes Facebook et Snapchat.

Tom

Je n'ai pas décidé de partir. Ça s'est fait comme ça.

La météo avait prévu de la pluie, oui, mais le département n'était pas franchement en alerte. Sur la carte météo du soir, on était simplement colorés en jaune. « *Soyez attentif si vous pratiquez des activités sensibles au risque météorologique à proximité d'un rivage ou d'un cours d'eau ; des phénomènes habituels dans la région mais occasionnellement et localement dangereux sont en effet prévus ; tenez-vous au courant de l'évolution de la situation* », disait le site de Météo France.

Si tout le monde parlait de la pluie, personne n'était en panique. Nous n'avions pas de raisons de l'être : notre maison ne se trouvait pas aux abords d'un cours d'eau, et puis nous n'avions jamais connu d'inondation, ni chez nous, ni dans le village, un peu plus loin. Tout juste des débordements de fossés. Jusqu'ici, les catastrophes dues aux précipitations, c'était ailleurs, au journal de vingt heures. Les gens interviewés racontaient l'horreur avec des accents

chantants, ressemblant tout à fait au mien, et pourtant ça me semblait lointain.

Il avait plu toute la journée. Il avait plu toute la semaine, en fait, tous mes entraînements avaient été annulés, et le match du dimanche précédent, pareil. Je jouais au foot. J'ai toujours joué au foot, avant. Peut-être que si j'avais pu m'entraîner, cette semaine-là, si j'avais eu l'occasion de me défaire de la rage qui m'habitait, de la déposer sur une pelouse, de la faire sortir de mon corps avec ma sueur, peut-être que les choses se seraient passées différemment. Peut-être que si à la fin d'un entraînement Thomas, l'entraîneur, avait posé sa grosse paluche bienveillante sur mon épaule et m'avait dit *qu'est-ce que t'as, mon bonhomme, t'as pas l'air dans ton assiette, ce que tu as montré ce soir sur le terrain, c'était ni fait ni à faire*, les choses se seraient passées autrement. Mais il avait plu. Je m'étais retrouvé enfermé avec cette colère incandescente qui se consumait tout contre moi. Serré-collé avec la rage, sans échappatoire.

On n'était pas en alerte orange ou rouge, mais quand même, lorsque le bus nous avait ramenés du lycée, il avait dû faire un large détour, parce l'Estart était sorti de son lit et avait envahi une bonne partie de la chaussée, sur la route nationale. Les champs n'avalaient plus l'eau, certains commençaient à ressembler à de petits étangs.

Quand je suis arrivé à la maison, la voiture grise était là, dans la cour. Maman était déjà rentrée.

Visiblement, elle n'était pas allée travailler. Elle avait dû pleurer une bonne partie de la journée, ses paupières étaient rouges et gonflées. J'avais espéré un petit miracle. J'ouvrirais la porte, Vasco serait là, il aurait retrouvé la pêche et se serait jeté sur moi, pour me faire la fête, comme tous les jours, à me labourer le torse avec ses grosses griffes, à me lécher le visage. J'aurais enfilé mes baskets, direct. J'aurais décroché sa laisse, ça l'aurait rendu encore plus dingue. On serait sortis tous les deux malgré la pluie. Je connais tous les chemins, tous les sentiers, autour de la maison. Je les ai arpentés des centaines de fois. On aurait choisi la petite boucle, à cause du temps, celle qui ne fait que sept kilomètres et qui commence par longer le canal, sous les platanes. On serait rentrés trempés et couverts de boue. Je l'aurais rincé au jet, dans la cour, puis essuyé soigneusement, dans le garage.

J'en ai rien à faire, de tes larmes bidon, c'est ce que j'ai pensé en voyant les yeux rougis de ma mère. Ça servait à quoi, maintenant, de pleurer ? C'est de sa faute, si Vasco est dans cet état. De sa faute.

Je ne lui ai pas adressé un mot. Je me suis occupé de Vasco, parce que visiblement, elle ne l'avait pas fait. Il avait de la merde plein les poils et l'odeur était infecte. J'ai eu la certitude qu'elle n'était même pas allée lui rendre une petite visite, elle l'avait laissé tout seul pourrir dans son panier dégoûtant. Il était encore plus faible que la veille. Comme une poupée de chiffon posée là, en boule. Complètement amorphe. J'ai

eu l'impression qu'il était tiède, que la température de son corps avait chuté.

La veille, mon chien me regardait encore, quand je lui parlais, il arrivait à relever la tête. Je pouvais lire la supplique, dans ses yeux. J'ai quoi, là ? Il se passe quoi ? Fais quelque chose pour moi ! Ses yeux dans mes yeux, l'espace d'une seconde, la douleur était devenue plus grande que mon corps. Elle avait grandi jusqu'à déborder, j'avais senti ma peau éclater comme le caoutchouc d'un ballon, mes organes et la purée de mon cerveau se déverser là, sur le ciment du garage. *Insoutenable : qu'on ne peut pas supporter sans faillir, sans défaillir, en raison du caractère excessif de la sensation, de la perception, de la douleur, de l'émotion vécue qui dépasse les forces de l'individu.*

J'ai rempli une bassine d'eau tiède, une éponge neuve. J'ai remonté mes manches. Je n'ai pas mis de gants, ni rien. Avec une douceur infinie, pour ne pas réveiller les douleurs, j'ai nettoyé la purée d'excréments qui souillait son pelage doré.

Zelda

Zelda avait prévu de soigner sa tenue, pour ce réveillon de Noël, histoire d'en mettre plein la vue aux premiers de la classe. Les vêtements neufs reposaient sur le gros fauteuil en velours rose depuis quelques jours, étiquettes enlevées, prêts à être enfilés. Que du noir. C'est une valeur sûre, cette couleur. Un tee-shirt noir à manches longues légèrement brillant, au col évasé, un jean slim noir, une ceinture ornée de petites étoiles argentées. Des chaussures à hauts talons. Noires, elles aussi, avec une bride délicate, sur la cheville. Zelda adore ses chevilles, et ses jambes en général. Une forme parfaite.

Se préparer ne lui a pris que quelques minutes. Le tissu du tee-shirt, qu'elle avait choisi sans l'essayer, s'est révélé très doux, sur sa peau. Le maquillage lui a pris un peu plus de temps. Fond de teint, crayon à lèvres, blush, fard à paupières, mascara, elle a fait la totale et le résultat était conforme à ce qu'elle espérait. Elle était classe, très classe.

C'est sûr que tout le monde ne la trouvait pas belle, ça, pour avoir régulièrement espionné les conversations de ses camarades de classe, elle le savait, mais elle, elle se trouvait carrément magnifique. Exceptionnelle, même. La jeune fille aimait se regarder, promener son doigt le long de son nez, de ses joues. Elle aimait tout de son visage, et se réjouissait de ne pas retrouver dans ses traits ceux d'autres membres de sa famille. Surtout pas le large nez vulgaire de son père, ou la peau très mate de sa mère. Elle était belle, et elle était différente.

Apprêtée, elle s'est installée sur son lit, le portable sur les genoux. En bas, ça s'est beaucoup disputé, ce qui lui a laissé tout le temps de chercher.

Zelda n'a pas trouvé grand-chose sur Antoine. Ou plutôt si, elle a trouvé des éléments, mais pas suffisamment pour satisfaire sa curiosité. Elle a commencé par chercher ce qui se racontait sur la disparition, et là, chou blanc ou presque : un article sur le site de *Ouest-France*, un autre sur diplomatie.gouv.fr. Le plus intéressant était une interview sur BFM, celle de l'un de ses camarades de classe, qui témoignait anonymement – la caméra restait fixée sur ses baskets blanches, tout au long de l'entretien. Zelda l'a visionnée plusieurs fois, cette vidéo, elle pourrait redessiner de mémoire la paire de Stan Smith. Ce garçon était visiblement très content qu'un journaliste l'interviewe, parce qu'il fournissait une multitude de détails sur le morceau de